

Les pieds, les oreilles et la bouche

Daniel Bourgeois

I

Deux principes fondateurs

L'interprétation est une activité humaine bien particulière : elle est éminemment *politique*, au vrai sens du terme, et repose sur deux principes inséparables. Le premier est celui qu'en s'inspirant de Hannah Arendt, l'on pourrait appeler le *principe de pluralité* :

« La politique repose sur un fait : la pluralité humaine. Dieu a créé *l'homme*, *les hommes* sont un produit humain, terrestre, le produit de la nature humaine. C'est parce que la philosophie et la théologie s'occupent toujours de *l'homme* ... qu'elles n'ont jamais trouvé aucune réponse philosophiquement valable à la question : qu'est-ce que la politique ? ... La politique traite de la communauté et de la réciprocité d'être *différents* » (*Qu'est-ce que la politique ?*, Le Seuil, Paris, 1995, p. 31).

Précisément, la marque évidente de la politique comme dimension fondamentale de l'existence, c'est le fait que tous les actes qui sont posés ou tous les discours qui sont présentés dans et pour l'assemblée politique sont *de facto* soumis à l'interprétation : tout ce que nous appelons débat politique, discussion de Café du commerce, journalisme, histoire avec ou sans majuscule, c'est de l'interprétation des paroles et des discours livrés publiquement et cela n'est possible que parce que le *populus*, l'assemblée, la cité ou la nation existent dans une *pluralité* d'humains qui n'a besoin ni d'être justifiée, ni contestée (sauf en cas de totalitarisme ou de tyrannie). Il n'est même pas sûr que l'opposition que fait Hannah Arendt entre la théologie et de la philosophie qui parlent de *l'homme* au singulier et la politique qui parle *des hommes* dans la pluralité soit si évidente ou si valable que cela : il est curieux que le cardinal Ratzinger soi-même, au moment où certains théologiens parlaient de *pluralisme* ait lui-même lancé le terme *pluralité*, en soulignant que le premier terme désignait plutôt une multiplicité et une dispersion rendant vaine toute tentative d'unité, tandis que le terme de pluralité qu'il proposait désignait précisément que le discours théologique lui-même pouvait prendre des couleurs et des infléchissements particuliers – osons le mot : il s'agit d'interprétations différentes – mais sur la base d'une unité de la foi prédonnée, fondatrice et qui permet à partir de sa propre richesse de sens de générer de la pluralité des interprétations qui reposeraient toutes, sur le socle de cette unité préexistante.

C'est ce qui nous permet de souligner l'importance du second principe qui fonde tout travail d'interprétation : le principe d'unité. Permettez-moi ici de parodier la formule géniale d'un autre grand maître de la pensée allemande, Juif lui aussi, Edmund Husserl qui écrivait que « toute conscience est conscience de quelque chose ». Je dirai donc que « toute interprétation est interprétation de quelque chose, d'un texte, d'un fait, d'un projet, d'une décision, etc. » Vous pensez peut-être que j'enfonce des portes ouvertes et pourtant, rien n'est plus fréquent que la tentation d'oublier que nous *interprétons toujours*, nous sommes toujours dans un processus d'interprétation.

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

Soit de façon *passive*, parce que l'autre ou les autres interprètent ce que je dis ou ce que je fais, et cela dès le berceau, car je suis livré dès le départ sans défense et sans réponse possible aux processus d'interprétation qu'on appelle l'amour maternel ou l'angoisse maternelle, ou l'indifférence paternelle ou l'idolâtrie parentales. Et après « papa maman », il y aura les copains de l'école et la redoutable grille d'interprétation du cahier de liaison, sans compter que tous ces processus où je suis objet d'interprétation peuvent finir un jour en apothéose sur le divan d'un psychanalyste. Soit de façon *active*, car dès le berceau, il faut bien que je puisse interpréter les mimiques et les caresses de mes parents, cette incroyable volubilité qu'ils manifestent quand ils me prennent dans leurs bras. C'est tellement important qu'en deux ou trois années je vais m'approprier cette clef de l'interprétation fondamentale de leur comportement qui s'appelle le langage ce qui va me mettre en position définitive d'interprète face à tous ceux que je rencontre et qui me permettra peut-être un jour d'atteindre ce sommet de l'interprétation active, ce trône herméneutique de l'inconscient des autres qu'est le fauteuil du psychanalyste. Mais que cela soit bien clair dès le départ : l'interprétation n'est pas de l'affabulation, du rêve ou de l'illusion, l'interprétation surgit de la relation avec quelque chose ou quelqu'un et même si l'interprétation est fautive et qu'elle renvoie à quelque chose qui n'existe pas, il n'en reste pas moins qu'elle repose tout entière sur du réel que j'ai méconnu mais qui est le fondement de mon activité d'interprète. Il est évident que le loup-garou n'existe pas, mais si j'ai bien compris ce que l'on raconte dans nos colloques, il y a bien quelque chose que les contes de fée, la collectivité et moi-même nommons loup-garou : pour le dire en clair, la psychanalyse ne serait pas une science de l'interprétation, si elle n'était confrontée à cette incroyable pouvoir d'interprétation qu'est l'imagination humaine, individuelle ou collective, lequel pouvoir s'exerce sur la réalité d'événements psychiques, de rencontres, de chocs, de découvertes qui ne se donnent jamais à l'état brut, mais demandent précisément à être interprétés.

Ainsi comprend-on mieux le rapport entre l'interprétation et l'existence politique des humains : le procédé de l'interprétation est comme le révélateur de cette tension qui existe dans toute société humaine, à la fois *pluralité* de sujets interprétant, commentant, communiquant, dialoguant, dans le sens d'une dispersion et d'une dissémination apparemment infinie du sens des choses et de la vie et *unité*, car dans cette circulation des avis et des pensées, il n'est question que d'une chose, le réel de la société, le réel de l'action et de l'histoire, le réel de l'humanité. Décidément, il n'y a pas deux objets de discours : d'un côté le discours abstrait et dogmatique sur *l'homme* qui serait réservé à la philosophie ou à la théologie, aux théories politiques ou aux idéologies et un discours sur *les hommes* qui serait le fait du discours des politiques, des journalistes, des historiens et des hommes du commun. Il existe fondamentalement une tension qui fait jaillir sans cesse des interprétations nouvelles : la multiplicité des hommes qui parlent, parle toujours d'humanité. C'est toujours du pluriel sur fond de singulier ...

II

De la religion comme herméneutique : les pieds et les oreilles

La religion, ou plus exactement les hommes religieux, n'échappent pas à la règle : il semble même que ce soient eux qui aient inventé le mot. Interpréter se dit *hermèneuein*, pratiquer la science du dieu Hermès, qui était un messenger et qui venait apporter aux hommes des nouvelles bonnes ou mauvaises de la part du monde olympien. Les Grecs ont saisi très vite que les messages divins n'étaient pas transparents dans leur teneur fondamentale et que, livrés aux humains, ils tombaient nécessairement dans la pluralité que nous avons dite. Il fallait donc des personnages autorisés pour donner une interprétation de ces messages : mais là encore, nous aurions tort de

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

croire que l'interprétation du personnel sacerdotal d'un temple donnait une seule définition définitive et irréfutable. Au contraire, le grand Héraclite disait à propos de l'oracle de Delphes : « Le dieu qui est à Delphes [il s'agit d'Apollon] ne parle ni ne cache, il fait signe » (*oute legei, oute kruptei, alla sèmainei*). Il voulait donc mettre en évidence le fait que toute parole divine ou oraculaire n'était ni une explicitation évidente, ni un secret indicible, mais une parole à plusieurs sens, selon une irréductible polysémie. Dans la tradition biblique elle-même, plusieurs épisodes soulignent à quel point le métier de prophète était un métier à risque, car ceux qui croyaient détenir la bonne interprétation (en général celle qui faisait plaisir) étaient le plus souvent ceux dont l'interprétation était démentie par les faits. Ce qui implique évidemment que les données qui inspiraient les prophètes (tel ou tel aspect de la situation spirituelle, militaire et politique du royaume ou de la société de l'époque était sujet d'une interprétation théologique et prophétique diversifiée).

Et d'ailleurs, si l'on y réfléchit un peu, comment naissent les religions, sinon par et dans ce processus mystérieux par lequel une parole, un récit fait son chemin dans une portion de l'humanité ? Chose curieuse dans le comportement religieux des hommes : souvent, tout commence dans la vie d'un seul et voilà que « ça » passe de bouche à oreille, de maître à disciple, de prédicateur à auditeur, d'initiateur à initié. Pour l'annonce de la foi chrétienne, consciente dès l'origine de ce processus qui constituait l'Église comme peuple de disciples, saint Paul a admirablement décrit ce processus en interprétant lui-même un texte prophétique de l'Ancien Testament :

« Quiconque invoque le nom du Seigneur sera sauvé. Mais comment l'invoquer sans d'abord croire en lui ? Et comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé ? Selon le mot de l'Écriture : “*Qu'ils sont beaux les pieds des messagers des bonnes nouvelles !*” mais tous n'ont pas obéi à la Bonne nouvelle, car Isaïe l'a dit : “*Seigneur qui a cru à notre prédication ?*” Ainsi la foi naît de l'écoute et de cette écoute la Parole du Christ est l'instrument. Et je demande : n'auraient-ils pas tous entendu ? Et pourtant “leur voix a retenti par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde”. Mais je demande : Israël n'aurait-il pas compris ? »¹

On voit ici la genèse des communautés chrétiennes : tout passe par les pieds et par les oreilles, plus exactement « les beaux pieds des messagers de bonnes nouvelles ». À l'heure d'*internet* et de la télévision, il est urgent de s'en souvenir ! Notre condition corporelle bipède et auriculaire est le principe de la pluralité et de la communication de la foi chrétienne dans le monde : la foi n'est pas qu'une affaire d'oreille, comme on le croit volontiers, mais elle compte aussi sur les pieds et il n'est sans doute pas fortuit que, dans l'univers symbolique du mystère central de la foi chrétienne, le mot-clé est tout simplement *anistanai*, qu'on traduit par ressusciter mais qui signifie d'abord se mettre debout sur ses deux pieds, la position symbolique de la mort étant la position couchée. En passant, il est intéressant à ce sujet de remarquer la différence fondamentale entre la psychanalyse et la religion : toutes deux privilégient radicalement l'oreille aux dépens de l'œil, car toutes deux sont dans un processus d'interprétation qui est un enchaînement d'actes d'écoute et d'actes de parole. La différence majeure est que les chrétiens doivent parler *sur leur deux pieds*, c'est-à-dire ressuscités, et permette ainsi la possibilité du passage de l'interprétation de personne à personne, tandis que la psychanalyse se pratique dans la symétrie assis/couché : c'est un discours qui, méthodologiquement, accepte de ne pas être tenu par des hommes sur leurs deux pieds, mais sur leur dos et sur leur séant ...

¹ PAUL, *Épître aux Romains* 10, 14-19. Les textes que cite Paul sont respectivement *Isaïe* 52, 7 et 53, 1 ; *Psaume* 19(18), 5.

III

De la religion comme herméneutique :
les oreilles et la bouche

Ces réflexions sommaires sur la structure anatomique de l'interprétation nous amènent évidemment tout droit à notre méditation sur les disciples d'Emmaüs. Il me semble très profitable de voir dans ce récit une sorte d'analyse emblématique de ce que va devenir l'évangélisation et le processus de communication de la religion dans l'enchaînement des interprétations spécifiques à la foi chrétienne. Quelques observations qui permettront de situer les enjeux de cette grande affaire :

Est-ce que tout est fini ou est-ce que tout commence ? Voilà évidemment la question majeure du texte ; c'est d'ailleurs tout le problème de l'interprétation. Dans une certaine interprétation, celle de Cléopas et de son compagnon (ou de sa compagne ?), tout est fini. Partir sur ses deux pieds et quitter Jérusalem, c'est s'avouer que tout est fini. On peut dire qu'*il ne leur reste que les pieds*, pour s'en aller à la maison : ce ne sont plus tout à fait des hommes, ou plus exactement, la seule chose qui marche chez eux, ce sont les pieds et lorsqu'ils rencontreront le compagnon inconnu qui les abordera, on aura une confirmation indirecte qu'ils sont pratiquement réduit à leurs pieds, puisqu'ils auront, comme le disent les traductions classiques, "le visage morne" : le mot est fréquent dans la tragédie grecque pour désigner les traits fatigués, sombres, noirs, inexpressifs. Les deux disciples sont des "anti-icônes". Ils n'ont pratiquement plus de visage, si ce n'est la bouche pour parler. À noter d'ailleurs que Jésus lui-même ne doit pas être tout à fait iconique dans son visage puisqu'ils ne le reconnaissent pas. Toujours est-il que nous sommes en présence d'une scène assez paradoxale : de leur bouche, – le seul morceau de visage qui bouge et qui fonctionne encore chez eux – ils nous donnent une interprétation des événements récents et cette interprétation est simple : « tout est fini ». Lui, il est fini puisqu'il est mort, suite à une condamnation à mort retentissante, il est donc mort plusieurs fois, d'une mort physique sur la croix, de la mort juridique de la condamnation qui a discrédité sa mission et dans le cœur de ses propres disciples qui s'en vont chez eux ; eux sont finis, puisqu'ils s'en vont : leurs espoirs sont finis, puisqu'il s'agissait de délivrer Israël et que « voici trois jours que ces choses se sont produites » et rien ... ; enfin, il y a une troisième instance de mort qui est le processus d'interprétation lui-même puisque, tout risque de s'achever dans le ridicule d'une fausse nouvelle, que Cléopas ne manque pas d'attribuer à « quelques *femmes* qui sont des nôtres » ; même lorsqu'il ajoute que les disciples sont allés au tombeau et l'ont trouvé comme les femmes avait dit, « il ne l'ont pas vu » ; ce petit détail achève de décrire ce premier niveau d'interprétation : les deux compagnons savent qu'une interprétation étonnante et pratiquement incroyable court dans le petit milieu des disciples, mais cette interprétation est la plus terrible de toute, car elle ne peut s'authentifier puisque les disciples ont remarqué une anomalie mais n'ont pu accéder au réel qui justifierait cette interprétation : c'est donc que cette interprétation qui court ce jour-là à Jérusalem est la plus dangereuse qui soit : la parole n'arrive plus à se référer à son objet : comment dire de façon fiable que Jésus est ressuscité si on ne l'a pas vu ?

Ce premier niveau d'interprétation est extrêmement précieux pourtant : il a certes un côté dérisoire, car c'est une interprétation complètement fantasque de l'événement, on est à la limite des bruits de la rue, de la « rumeur », c'est « un bruit qui court », juste sur la frontière délicate entre le *scoop* journalistique et le *canular*. On n'est bien au niveau de l'interprétation, et même assez critique puisque c'est une parole qui a envie de se référer à son origine pour garantir son authenticité, mais *qui est incapable par elle-même d'y parvenir*. On ne doit pas pour autant négliger ce niveau d'interprétation, il est comme la toile de fond qui commence à courir et qui continuera à courir à travers toute l'histoire du christianisme : ce n'est pas une parole de foi, mais une parole suffisamment provocante pour qu'elle mérite d'être partagée et d'entrer ainsi dans la pluralité du tissu humain. On remarquera que cette parole ne décide rien et de rien : elle accompagne le retour de ceux qui croient que tout est fini, mais elle laisse ouverte la possibilité à

peine croyable que tout vient de commencer, mais, – qui s'en étonnerait ? – on ne peut jamais s'installer au commencement. C'est pourquoi, semble-t-il, les deux compagnons ont préféré s'en éloigner, montrant ainsi qu'ils font plus confiance à leurs pieds qu'au récit qu'ils transmettent sans trop y croire ...

L'interprétation proprement dite : c'est évidemment ici qu'intervient l'interprétation au grand sens du terme. À vrai dire, l'introduction n'est guère aimable et s'il fallait la transcrire dans un langage moderne, on pourrait suggérer la traduction suivante : « vous raisonnez comme des pieds ! », ce qui est d'ailleurs plus vrai qu'on ne pourrait croire. L'interprétation des rumeurs qu'on colporte par les pieds ne fait pas sortir du désespoir : mais elle est finalement indispensable. Ce qui manque, c'est un *principe* d'interprétation. Or dans le cas précis, c'est tout le ressort du récit, il est remarquable qu'il y ait identité parfaite entre *l'interprétant* et *l'interprété*, entre celui qui parle et celui dont il est parlé. L'exégèse contemporaine nous a accoutumés à de telles subtilités : le Christ était annonciateur avant d'être annoncé. Ici, nous sommes exactement à l'endroit charnière où il est à la fois interprétant et interprété. Ce qui est d'ailleurs très important à saisir, car Luc veut nous dire ici une chose très claire : impossible d'interpréter les événements de l'histoire de Jésus, si Jésus lui-même n'en donne pas la clef herméneutique. À travers cette mise en scène extraordinaire de l'inconnu qui accompagne les deux voyageurs, c'est vraiment la Résurrection qui s'accomplit : il est lui aussi debout sur ses deux pieds, à leurs côtés, mais il est la pour ressusciter non seulement lui-même mais surtout le circuit de l'interprétation et la circulation de la parole. Il relie et rattache la rumeur que racontaient les disciples à la réalité de son existence de Ressuscité et il ne peut le faire que parce qu'il est ressuscité. Comme interprétant, il rattache les bruits de la rue à la réalité de sa présence et de sa vie. Il va désormais tenir les grands mouvements de l'interprétation que sont les annonces, les évangiles, la prédication et l'écoute, le témoignage apostolique et la parole ecclésiale au réel du réel qui est lui-même dans sa présence de ressuscité, celui qui se tient sur ses pieds pour nous accompagner au long de notre histoire. C'est en fait, du point de vue de l'interprétation, le moment où tout bascule. La pluralité diversifiée des interprétations va trouver son enracinement dans l'unité de sa personne. Mais ce ne sont pas les hommes qui vont pouvoir par eux-mêmes enraceriner leur interprétation dans la réalité, c'est lui, l'homme debout. La parole du croyant ne tiendra jamais debout toute seule : c'est celui en qui se fonde la foi qui est debout et fait tenir l'interprétation de ses disciples.

Selon les Écritures :

La fraction du pain : le problème des pieds, c'est qu'ils fatiguent. Et même si le Ressuscité fait semblant d'aller plus loin, insinuant par là que sa marche vers le Royaume se fait avec des bottes de sept lieues, il accepte de compatir à la fatigue des disciples et de la partager. Pourquoi la tradition picturale et homilétique a-t-elle absolument voulu qu'il s'agisse d'une auberge, alors qu'il s'agit manifestement « du village où ils se rendaient » et qu'ils l'ont donc invité chez eux, à la maison, voilà précisément le type d'interprétation inconsciente qui mériterait toute l'attention d'une critique analytique : est-il vraiment impossible que le Christ ressuscité ait accepté de loger chez l'habitant ? L'histoire est-elle plus crédible si elle s'achève dans le *no man's land* d'une auberge ? Je crois qu'il vaut mieux accepter que les pieds ont fait leur office jusqu'au bout : les disciples sont vraiment revenus dans le monde rassurant du quotidien, un peu comme si l'interprétation que donnait Jésus de la rumeur en la référant à lui ne suffisait pas à les détourner de ce désir de rentrer dans la vie quotidienne et de boucler définitivement le dossier. D'une certaine manière, on pourrait légitimement penser que le circuit de l'interprétation et sa manière d'enchaîner les témoignages de bouche à oreille et de personne à personne va s'arrêter à Emmaüs, avec toutes les connotations de ruine et de désastre que notre Jean-François Bouthors nous a expliquées ...

Or c'est précisément à ce moment-là que s'opère la véritable transformation des deux compagnons, comme s'il avait fallu un déclic pour que s'accomplisse la transformation totale de leur vie par l'irruption de la Parole du salut interprétée par elle-même. Certes la Parole leur a brûlé le cœur mais pas au point de les faire sortir d'eux-mêmes et de se laisser envahir son processus. Ici, nous touchons au point le plus paradoxal du récit : quand l'interprétation de Jésus sur lui-même entre dans le cœur des disciples, ce sont évidemment les oreilles qui font office de récepteurs. Logiquement, elle devrait transformer le discours de leur bouche, faire d'eux non plus les journalistes ou les média d'une *rumeur* au sujet de Jésus, mais les disciples et les témoins de l'interprétation qui doit ramener la rumeur à l'unité de sa source vivante et ressuscitée. On s'attend donc à ce qu'ils parlent et entraînent ainsi l'enchaînement des interprétations qui façonneront l'Église à travers les siècles. Or, pour passer des oreilles et du cœur à la bouche, l'interprétation doit passer par un curieux intermédiaire : la bouche non plus comme une source de parole, mais la bouche qui mange.

C'est bien connu : on ne parle pas la bouche pleine. Ou on mange, ou on parle. Or, ici on mange pour pouvoir parler. Plus encore, il faut manger pour que l'interprétation prenne définitivement corps dans la vie du croyant. « Parole et sacrement », le retour à la bouche n'est pas fortuit : la restauration du visage morne et de l'image de Dieu déçue passe par un triple processus : nous avons vu celui des pieds avec toute son ambiguïté (des pieds pour fuir ou des pieds pour se tenir debout et pour annoncer ?) ; nous avons vu ensuite le processus des oreilles qui est le transmetteur de la chaîne des interprétations ; nous arrivons maintenant au visage, mais un visage avec la bouche qui mange : c'est la bouche qui a faim, c'est la bouche de qui se nourrit pour ne pas mourir, c'est la bouche qui assimile les produits de la terre, comme le pain et le vin. Ici, le détour de la bouche pour la nourriture n'est pas artificiel, il est la manière dont la parole commence à vivre et à faire vivre les disciples. L'Eucharistie des chrétiens n'est pas une sorte de cérémonie vide, elle est le lieu même où la parole prend chair et vie en eux.

Et ils le reconnurent : évidemment, le parent pauvre de ce récit, c'est le *voir*. Pourtant les yeux sont le cœur du visage et l'on n'imagine pas que ce récit puisse omettre sa dimension la plus iconique. Je ne crois pas qu'il soit éclairant de trop insister sur l'opposition de la vue et de l'écoute, comme on le fait souvent et maladroitement pour opposer la pensée juive fondée sur l'écoute et la pensée grecque fondée sur la vue des objets. Tout n'est pas faux, mais je redoute un peu le caractère systématique de cette thèse. La vue ici se résume pour ainsi dire en un « clin d'œil ». Dans un savant raccourci littéraire qui oppose la reconnaissance qui est comme une apparition à l'occasion du signe, et la disparition dès que le signe est interprété, nous avons peut-être là le fin mot de l'histoire sur le statut de l'interprétation en régime de foi chrétienne. Paradoxalement, *l'interprétation ne peut se comprendre comme relevant du seul domaine de l'oreille* : nous avons vu déjà comment elle avait besoin des pieds. Mais pour arriver à une véritable plénitude, ce qu'on appelle le témoignage de la foi, il est nécessaire qu'elle s'appuie sur une réalité qui s'échappe où on croit la saisir par la vue. L'objet de l'interprétation en matière de théologie chrétienne c'est de l'invisible visible, mais sur un mode furtif, insaisissable, sans que la vue ait le temps de se fixer pour saisir l'objet du voir. Curieusement, c'est dans la vue que nous prenons le mieux conscience de notre condition temporelle : le clin d'œil c'est voir mais ne jamais posséder par la vue. Le sacrement c'est ce clin d'œil au cœur même du processus d'interprétation et de parole qui noue la pluralité des hommes croyant dans cette unité fragile d'un voir qui disparaît aussitôt qu'il se manifeste.

Pourquoi ce retour subit et éphémère au voir ? Il me semble que le voir représente par rapport à l'ouïe une différence qu'on peut résumer ainsi : dans le voir, l'aspect de réceptivité de l'objet et de sa préexistence à tous les regards est pour ainsi dire fondamentale, alors que le support de l'expérience auditive renvoie de fait à des phénomènes acoustiques très éphémères et dont la succession assure précisément le fonctionnement. C'est du moins ainsi que nous en faisons l'expérience courante, non scientifique : j'aurais tendance à dire que nous sommes assez facilement convaincus que nous voyons tous la même chose, alors que l'expérience de l'entendre est bien moins convaincante sous cet aspect. La référence au geste sacramentel vient donc à mon

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

avis de ce constat : dans le voir, tous sont fixés au même objet qui est donné. Ce constat est comme corroboré par le fait qu'il s'agit de fraction du pain : c'est le même pain préexistant qui va rejoindre chacun des commensaux. Dès lors, l'identification du Christ ressuscité au pain qu'il partage est pour ainsi dire la métaphore visuelle de cette préexistence réelle du ressuscité au grand mouvement d'interprétation qu'il va susciter et la fameuse expression théologique « présence réelle » trouve ici peut-être un sens ecclésial intéressant : le sacrement n'est rien d'autre que le lien – donné sous la forme visuelle d'un geste et d'une nourriture – le lien entre le réel et les interprétants : tous ceux qui annoncent le Ressuscité, deviennent ainsi par la grâce d'Emmaüs, les morceaux d'un même pain partagé, un pain à la fois un et pluriel, c'est-à-dire l'Eglise.

Il est sans doute regrettable que les théologies de controverses issues de la Réforme aient introduit une telle dualité entre la parole et le sacrement entre l'interprétation et le geste. Les deux niveaux ne sont pas faits pour se concurrencer mais pour recomposer le même visage et la même icône. Et pour finir, si nous savions vraiment comme les disciples quitter le monde familier où nous croyons avoir acclimaté l'inconnu qui marchait à nos côtés pour repartir vers Jérusalem, si nous acceptions vraiment d'entrer dans la dynamique de l'interprétation qui traverse l'humanité depuis vingt siècles et lui donner sa vraie teneur, alors nous n'hésiterions plus entre geste et parole, entre voir et entendre, nous serions simplement heureux de retrouver ces visages de lumière tels que les ont peints Caravage ou Rembrandt dans lesquelles la même lumière furtive illumine le regard de Celui qui disparaît et celui de ceux qui le reconnaissent pour l'annoncer au monde.